
LE SOUTIEN POLITIQUE À LA PLANTATION DE CAFÉ ET À L'IMMIGRATION INTERNATIONALE DANS L'ÉTAT BRÉSILIEN DE SÃO PAULO, 1850-1930

*Sylvain SOUCHAUD **

INTRODUCTION

Près d'un siècle sépare au Brésil les premières implantations d'immigrants internationaux libres, au début du XIX^e siècle, et la consolidation d'une immigration de masse. Au cours de cette période le pays, tout juste indépendant, fait l'expérience de l'hospitalité et met progressivement en place une politique migratoire d'accueil.

Aux époques coloniale et impériale la question démographique n'est posée qu'en termes d'occupation de l'espace. Mettre en valeur un aussi vaste territoire exige une population nombreuse. Le problème à résoudre est celui de la faible densité de population et à mesure que les colonisateurs anéantissent les Indiens, l'importation de population devient impérative pour mener à bien tout projet de colonisation. Les renforts démographiques ont une double vocation : occuper l'espace et produire. Les deux fonctions sont associées. Mais l'esclavage qui commence dès le XVI^e siècle vise avant tout la production, notamment agricole, alors que les populations étrangères et libres qui, à partir du début du XIX^e, viennent fonder des colonies aux marges du territoire national alimentent avant tout un projet de peuplement.

L'immigration internationale de peuplement, de type pionnier, ne concerne pas des populations très importantes en nombre et contribue modestement

* Sylvain Souchaud est géographe, chargé de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD), Laboratoire population-environnement-développement (LPED, UMR 151) et Núcleo de Estudos da População (NEPO), UNICAMP, Brésil.

à l'intégration du territoire national. Par contre, la main-d'œuvre esclave est essentielle à la dynamique productive et la fin annoncée de l'esclavage qui se profile dans la première moitié du XIX^e siècle la met en péril. L'immigration internationale doit alors entrer dans une nouvelle phase qui s'appuie sur la main-d'œuvre libre. Cette transition a lieu entre le milieu du XIX^e siècle et les années 1880. En effet, dans les années 1880, l'immigration d'une main-d'œuvre libre est une réalité. Mais à partir des années 1890, le mouvement, jusque-là modéré, prend l'ampleur d'une immigration de masse qui se prolongera jusqu'aux années 1930. Entre 1880 et 1930, 4 à 5 millions d'immigrants internationaux entrent au Brésil qui compte à peine 10 millions d'habitants en 1872 ¹.

Les deux mouvements, le passage d'une immigration forcée à une immigration libre et la montée en puissance de ce courant migratoire sont étroitement liés à l'essor de la grande plantation caféière dans la province de São Paulo. Pourtant, la plantation de café n'est pas la seule cause, il a fallu qu'émerge une volonté politique et qu'elle se concrétise dans un dispositif de politiques migratoires attractives.

L'objet de ce texte est la médiation politique mise en place lors du contact entre l'immigration internationale et la grande plantation de café qui domine la société du São Paulo.

Il nous a semblé intéressant de reprendre les nombreux travaux qui existent, soit sur l'immigration à São Paulo à cette époque, soit sur le développement de la plantation de café, afin d'envisager la façon dont, au Brésil, émerge le volontarisme politique en matière migratoire, comment, grâce à l'expérience d'un modèle colonial basé sur le métayage conçu par le planteur et homme politique Nicolau Vergueiro, il prend la forme d'une politique d'accueil, politique qui, en fin de compte définit l'immigrant international et sa place dans la société brésilienne.

LE PASSAGE DE L'ESCLAVAGE AU SALARIAT AGRICOLE DANS LA PLANTATION DE CAFÉ

Lorsque les autorités de la province de São Paulo, désireuses d'apporter leur soutien à la plantation caféière, élaborent une politique migratoire visant l'immigration de travailleurs salariés, le Brésil est déjà fort de son expérience en matière de colonisation agricole et d'immigration internationale. Diverses tentatives ont été menées, principalement dans les provinces méridionales, où le gouvernement impérial distribue des terres à des groupes de colons immigrés. Les principaux bénéficiaires sont européens, car le gouvernement croit fermement à la supériorité des travailleurs venus d'Europe, du nord-est du continent en particulier. Les colonies se développent dès le début

1. Ceux-ci vont se concentrer dans l'État puis la ville de São Paulo, car c'est à ce mouvement que l'un et l'autre doivent leur essor qui, jusqu'à aujourd'hui, assure à la ville de São Paulo le statut de principale métropole et foyer migratoire du pays.

du XIX^e siècle. En 1818, des Suisses s'installent dans l'intérieur du Rio de Janeiro, à Nova Friburgo. Dès lors, les expériences de peuplement se multiplient, du Rio Grande do Sul (São Leopoldo) à la Bahia (Frankental). Pourtant, l'essor des colonies reste limité²; les colons, trop peu soutenus par le gouvernement et souvent pauvres, ne parviennent pas à intégrer le marché exportateur et doivent le plus souvent se cantonner dans une agriculture vivrière peu productive³. Les échos de la réussite mitigée des colonies limitent par conséquent l'intérêt pour le Brésil des migrants européens potentiels, et l'immigration se développe modestement.

La politique d'immigration devient un succès à partir du moment où elle est liée à l'économie de plantation, lorsque celle-ci abandonne progressivement le régime esclavagiste pour le salariat. C'est dans ce contexte, politique et économique, que l'immigration européenne prend l'envergure massive qu'on lui connaît au passage du XX^e siècle.

Depuis le XVI^e siècle, le développement du Brésil est rythmé par la succession de cycles économiques centrés sur l'exploitation et l'exportation d'une ressource naturelle⁴. L'économie des cycles productifs se déploie à divers endroits d'un territoire, contribuant ainsi à son expansion⁵. Au XIX^e siècle, l'essor rapide de la consommation mondiale de café va accélérer la diffusion de la culture du caféier dans la province de São Paulo⁶. La culture du café en terres *paulistas* puise ses origines dans un mouvement qui débute dans la province de Rio de Janeiro où elle occupe les terres montagneuses remplaçant les cultures vivrières et la canne à sucre à mesure qu'elle progresse vers l'ouest, en direction de la province de São Paulo, en suivant la vallée du Paraíba, parallèle au littoral. Arrivé à la hauteur d'Ubatuba, dans la

2. G. Seyferth, « Colonização e política imigratória no Brasil impérial », dans T. Sales, M. do Rosário R. Salles (sous la dir.), *Políticas migratórias: América Latina, Brasil e brasileiros no exterior*, São Carlos, Sumaré, 2002, pp. 79-110.

3. C. Furtado, *Formação econômica do Brasil*, São Paulo, Editora Nacional, 1984 [1959], p. 125.

4. *Ibid.*

5. Le sucre occupe la façade littorale nord-est, les ressources minérales précieuses sont exploitées dans le Minas Gerais, l'élevage et le coton dans l'intérieur du Nord-Est, le caoutchouc en Amazonie, le café, enfin, dans la région Sud-Est; voilà quelques-uns des principaux cycles.

6. Un bref rappel historique et lexical s'impose. En 1822, l'indépendance est proclamée, c'est le début de l'Empire. En 1889, suite à un coup d'État militaire, la « Vieille République » est instaurée. En 1891, les États-Unis du Brésil sont constitués. Déjà, sous l'Empire, les provinces avaient gagné une certaine autonomie (1834). Rio de Janeiro est la capitale du Brésil sur l'ensemble de la période considérée. Le São Paulo est un territoire (province jusqu'en 1891 puis État) d'une superficie de 249 000 km², actuellement peuplé de 41 millions d'habitants, qu'on appelle les *paulistas*, il abrite la plus grande ville du pays, São Paulo, dont la région métropolitaine compte aujourd'hui environ 20 millions d'habitants, les *paulistanos*. En 1872, la province de São Paulo abritait 837 000 habitants, la ville de São Paulo, 26 000. Pour faciliter la lecture, nous employons fréquemment l'expression « le São Paulo » pour désigner la province ou l'État du même nom.

province de São Paulo, le café gagne l'intérieur où il s'installe dans les villes de peuplement ancien, Jundiaí, Campinas et Piracicaba (carte 1), avant de conquérir l'immensité du plateau occidental ⁷.

Les planteurs, les *fazendeiros*, qui disposent de capitaux, perçoivent l'extraordinaire potentiel de développement de la culture caféière sur les sols forestiers fertiles du plateau occidental. En 1850, un changement considérable et déterminant intervient dans le régime foncier. Jusque-là, l'appropriation des terres se faisait par donation royale ou par occupation, mais la loi n° 601, dite Lei de Terras ⁸, introduit la propriété foncière au Brésil. La possibilité d'acheter et de vendre des terres va bien entendu dynamiser le secteur agricole et relancer vigoureusement le phénomène pionnier.

Carte 1: Le São Paulo



7. La coupe transversale du plateau *Paulista*, entre la Serra do Mar (chaîne montagneuse qui borde le littoral) et le fleuve Paraná, à quelque 600 km à l'ouest, désigne une structure morphologique composée de trois éléments : le plateau atlantique, la dépression périphérique et le plateau occidental. À l'extrême est, le plateau atlantique de la Serra do Mar occupe les cent premiers kilomètres ; c'est là notamment que la ville de São Paulo s'est implantée. La dépression périphérique qui lui succède s'étend sur les cent kilomètres suivants. À l'ouest de la dépression périphérique, le plateau occidental, légèrement relevé à l'est, occupe l'espace intérieur restant. Ab'Sáber, « Seção transversal do planalto paulista, desde a serra do Mar até o rio Paraná », dans *Boletim Paulista de Geografia*, n° 23, 1956, p. 12 cité par O. Valverde, *Geografia agrícola do Brasil*, CBPE, Rio de Janeiro, 1964, p. 168.

8. G. Seyferth, *op. cit.*, p. 95.

Néanmoins, la production de masse s'est heurtée à deux obstacles. Le premier réside dans les difficultés d'acheminement de la production. Holloway rappelle qu'au milieu du XIX^e siècle, pour transporter le café entre Campinas et Santos, le port d'exportation, via São Paulo, il fallait de trois semaines à un mois⁹. La marchandise était confiée à des caravanes de mules qui franchissaient les pentes escarpées de la Serra da Mar en suivant des sentiers tracés dans la forêt.

Pour surmonter les difficultés de circulation, les infrastructures ferroviaires se développent dans le dernier quart du XIX^e siècle. À partir de la capitale et en direction du nord et de l'ouest, l'État de São Paulo se couvre d'un réseau ferré. Dans un premier temps, la diffusion du rail accompagne la progression de la plantation. Ces grands travaux, soutenus par des capitaux anglais et nationaux, répondent aux seuls impératifs de la production caféière et sont réalisés sans qu'un plan d'aménagement d'ensemble ait été conçu : « le développement des voies ferrées n'obéissait donc pas à un plan systématique : il était commandé par les intérêts des administrateurs, producteurs et marchands de café »¹⁰. Lors de la colonisation du Nouvel Ouest¹¹, demi-cadran délimité par Botucatu à l'est et la frontière du Mato Grosso do Sul à l'ouest, la logique s'inverse puisque le rail précède l'implantation de la plantation caféière¹².

L'autre difficulté sérieuse à laquelle est confrontée la production agricole est la pénurie de main-d'œuvre. À l'indépendance, le Brésil compte, selon les estimations, entre 3 millions et 5 millions d'habitants dont environ 1,2 million sont des esclaves¹³. Les réserves de travailleurs sont par conséquent limitées et, de surcroît, mal distribuées, car essentiellement installées dans le Nord-Est¹⁴. Selon Merrick et Graham¹⁵, la province de São Paulo comptait 23 275 esclaves en 1823. En 1883, la population esclave atteint son niveau recensé le plus haut, 161 304 individus, soit 13 % de la population provinciale. À ce déficit chronique s'ajoute, depuis le début du siècle, l'exercice de pressions internationales, notamment anglaises, sur le Brésil, visant à mettre fin au trafic transatlantique d'esclaves africains. L'idée de l'abolition de l'esclavage fait lentement son chemin. En 1831, la régence tente d'interdire le commerce transatlantique d'esclaves, en vain. Les *fazendeiros* et les

9. T. H. Holloway, *Imigrantes para o café: café e sociedade em São Paulo, 1886-1934*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1984, p. 39.

10. P. Monbeig, *Pionniers et planteurs de São Paulo*, Paris, Armand Colin, 1952, p. 157.

11. *Novo Oeste*.

12. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 40.

13. E. Viotti da Costa, « O escravo na grande lavoura », dans S. Buarque de Holanda (sous la dir.), *História geral da civilização brasileira. O Brasil monárquico. Reações e transações*, vol. 5, Rio de Janeiro, Bertrand Brasil, 2004, p. 170 ; T. W. Merrick, D. H. Graham, *População e desenvolvimento econômico no Brasil*, Rio de Janeiro, Zahar, 1981 [1979], pp. 47 et 95.

14. La région Nord-Est (*Nordeste*) du Brésil est composée de neuf États.

15. T. W. Merrick, D. H. Graham, *op. cit.*, p. 94.

marchands imposent leur loi et dans les années 1840, 30 000 à 40 000 Africains arrivent en moyenne chaque année au Brésil ¹⁶. Cependant, certains perçoivent la fin inéluctable du régime esclavagiste et tentent d'y remédier; quelques-uns, par pragmatisme, pensent que le choix de la substitution des esclaves par des travailleurs européens sera à terme très lucratif; d'autres, par humanisme, souhaitent la fin de l'esclavage; d'autres enfin, cédant à des considérations racistes, estiment les Européens plus aptes au développement de l'agriculture que les esclaves africains et leurs descendants, même une fois affranchis. En 1871, la loi du ventre libre, affranchissant les enfants nés d'une mère esclave, porte un autre sérieux coup au système esclavagiste, auquel la loi d'abolition de 1888 met un terme définitif. La fin de l'esclavage est un dur revers pour les zones caféières anciennes de la vallée du Paraíba; elle est bien accueillie dans l'Ouest Ancien ¹⁷, c'est-à-dire la région de Campinas ¹⁸.

Pendant le lent déclin de l'esclavage, les planteurs et les négociants de café se rapprochent du pouvoir politique provincial, qu'ils contrôlent soit directement, car des postes clé sont tenus par des *fazendeiros*, soit indirectement par des liens étroits tissés avec des personnalités influentes au sein du gouvernement provincial, capables de porter la voix de l'oligarchie caféière au sommet du pouvoir. La convergence de l'économique et du politique va par conséquent déterminer la politique migratoire à l'échelon provincial. Mais l'importance grandissante de la province de São Paulo, centre économique national émergent, s'impose aussi à la capitale, Rio de Janeiro, en partie éclipsée par la province *paulista* au moment de tracer les grandes lignes de la politique migratoire brésilienne. À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'essentiel des initiatives revient à la province de São Paulo, Rio de Janeiro s'associant au volontarisme des autorités de la province voisine en matière d'immigration internationale. Désormais, l'immigration répond au seul mot d'ordre « des bras pour la plantation ¹⁹ ».

Dès lors que la politique migratoire est conçue pour répondre à la demande spécifique en main-d'œuvre de la grande plantation caféière, et que le développement de la culture du café est circonscrit à l'État de São Paulo, il est aisé de comprendre pourquoi l'essentiel de l'immigration va s'orienter vers le São Paulo.

L'EXPÉRIENCE DES COLONIES DE *PARCERIA* DU SÉNATEUR VERGUEIRO

Les premières initiatives en matière d'immigration de main-d'œuvre agricole salariée reviennent au sénateur Nicolau Pereira de Campos Vergueiro,

16. E. Viotti da Costa, *op. cit.*, p. 175.

17. *Velho Oeste*.

18. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 61.

19. Le slogan « Braços para a lavoura » qui fixe l'objectif de la politique migratoire du São Paulo est cité par T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 61 et P. Monbeig, *op. cit.*, p. 137. La *lavoura* désigne aujourd'hui l'exploitation spécialisée dans la grande culture (soja par exemple), à l'époque elle faisait référence à la plantation de café.

propriétaire d'une *fazenda* à Ibicaba, à proximité de Limeira ²⁰ où dès 1840, il reçoit et installe 98 familles portugaises originaires du Minho. À l'époque, on cultive encore la canne. Mais le sénateur Vergueiro envisage de développer la culture du café et de moderniser l'agriculture. Sa vision dépasse les limites de sa propriété et il met son exploitation au service d'une expérience qu'il souhaite voir reproduite dans la province entière.

Si l'opportunité d'une politique promouvant l'immigration est une affaire entendue parmi les élites de Rio de Janeiro, un vif débat agite alors le monde politique quant à l'utilisation des ressources migratoires. Certains pensent que les migrants doivent soutenir la conquête pionnière et, en conséquence, s'orienter vers des colonies de peuplement organisées autour de la petite propriété agricole familiale, vivrière et commerciale ²¹. D'autres estiment que les immigrants doivent exclusivement entretenir le développement de la grande plantation de café, point de vue défendu à Rio de Janeiro par le député *paulista* Gavião Peixoto. C'est la seconde voie qui l'emporte peu à peu, mais Vergueiro, qui pourtant se range aux côtés des planteurs, tente de concilier l'une et l'autre. Il conçoit un mode d'implantation et d'activité rurales qui permettrait de fournir une main-d'œuvre salariée à la grande plantation, tout en offrant aux immigrants la possibilité, à terme, d'accéder à la propriété en régime de faire-valoir direct. Ce système est désigné par le terme « colonies de *parceria* ²² ». Son argument est qu'à l'issue d'une période de salariat dans une plantation, les immigrants pourraient disposer d'un pécule qui leur ouvrirait l'accès à la propriété et leur permettrait de s'émanciper de la grande plantation. La colonie de *parceria* ne serait pas seulement, compte tenu de l'accumulation financière initiale, une antichambre de la petite propriété car, « vivier[s] ou école[s] normale[s] agricole[s] ²³ », elle préparerait également les immigrants aux particularités agraires du tropique ²⁴. Un autre argument retient l'attention de Vergueiro, cette fois contre les colonies de peuplement d'immigrés internationaux. Lorsque des immigrants internationaux sont invités à fonder une colonie de peuplement, le gouvernement impérial leur distribue gratuitement des terres, faveur que la loi des terres de 1850 refuse aux Brésiliens. Vergueiro estime donc qu'il faut cesser d'orienter les immigrants internationaux vers ce type d'établissement afin de ne pas entretenir une injustice.

20. P. Monbeig, *op. cit.* ; W. Dean, *Rio Claro, um sistema brasileiro de grande lavoura, 1820-1920*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1977 ; M. S. Bassanezi, A. Scott, C. Bacellar, O. Truzzi, *Atlas da imigração internacional em São Paulo, 1850-1950*, São Paulo, UNESP, 2008.

21. C. H. Oberacker, « A colonização baseada no regime da pequena propriedade agrícola », dans S. Buarque de Holanda (éd.), *História geral da civilização brasileira. O Brasil monárquico. Reações e transações*, vol. 5, Rio de Janeiro, Bertrand Brasil, 2004, pp. 260-288.

22. La *parceria* s'apparente au métayage.

23. S. Buarque de Holanda, *História geral da civilização brasileira. O Brasil monárquico. Reações e transações*, Rio de Janeiro, Bertrand Brasil, 2004, p. 290.

24. S. Buarque de Holanda, *op. cit.*, p. 290.

En 1832, Vergueiro crée la société Vergueiro & Cia. Elle a pour mission de recruter des familles de paysans européens. En 1847, la colonie de *parceria* « Senador Vergueiro » est fondée dans la *fazenda* d'Ibicada, alors que les premiers caféiers commencent à produire ²⁵. Elle regroupera des Allemands et des Suisses principalement. Le coût du voyage des familles est avancé par l'employeur. La colonie de *parceria* repose sur un contrat de métayage liant le planteur à l'immigré et à sa famille. À son arrivée, chaque famille se voit attribuer la responsabilité d'un nombre déterminé de pieds de café. La récolte est remise au *fazendeiro* qui assure sa vente et redistribue la moitié du revenu à la famille d'immigrants exploitants. Par ailleurs, chaque famille dispose d'un lopin de terre qu'elle cultive pour satisfaire ses besoins alimentaires. Enfin, une maison, cédée ou en location, est mise à sa disposition sur la propriété. Les colons s'engagent à rembourser au *fazendeiro* l'avance des frais de transport et d'installation.

Le système imaginé par Vergueiro se diffuse rapidement dans l'ouest *paulista*. Cependant, il ne s'implante pas durablement. De nombreux conflits éclatent entre les colons et les *fazendeiros*. Warren Dean retrace le déclin du système de *parceria* à travers la trajectoire de la *fazenda* d'Ibicaba ²⁶. Les événements commencent par une simple crise sur le marché mondial. La baisse des cours provoque une vague de contestation, au sein d'une population immigrée qui accumule les motifs de mécontentement. Au premier chef, les rémunérations insuffisantes que la chute des cours aggrave. Les prix de vente du café, négociés par le *fazendeiros*, sont imposés aux *parceiros*. Ceux-ci dénoncent une procédure opaque au cours de laquelle *fazendeiros* et négociants agissent de connivence à leurs dépens. Les familles, trop peu payées, vivent non seulement pauvres mais aussi captives de la *fazenda* qui les emploie car elles ne parviennent pas à acquitter leur dette initiale. Les mauvais traitements, les conditions de travail et de vie déplorables sont également dénoncés. Il est vrai que dans la société esclavagiste brésilienne où les droits des travailleurs libres sont inconnus, les humiliations et les mauvais traitements ne sont pas rares. Quant aux immigrants, ils n'étaient pas tous agriculteurs, loin s'en faut, Buarque de Holanda note que dans les régions en crise on poussait à l'émigration les repris de justice, les vagabonds, les anciens soldats, les octogénaires, l'émigration étant à l'occasion un outil d'« épuration nationale » ²⁷. Un climat délétère s'installe rapidement dans les relations entre les deux populations que tout distingue.

Face à une situation qui s'aggrave, les autorités consulaires suisses sont chargées de missions d'observation par leur gouvernement. En 1857, la mission dirigée par J.-C. Heuser débute ses travaux. En 1859, c'est le tour de celle que dirigera J. Tschudi. Les recommandations faites aux *fazendeiros* dans les rapports de mission ne seront le plus souvent pas suivies d'effet.

25. W. Dean, *op. cit.*, p. 95 ; M. S. Bassanezi, A. Scott, C. Bacellar, O. Truzzi, *op. cit.*

26. W. Dean, *op. cit.*

27. S. Buarque de Holanda, *op. cit.*, p. 293.

En revanche, les récits portant sur les conditions de travail et de vie des émigrants provoquent l'émotion en Europe au point que la Prusse finit par interdire l'émigration et que le gouvernement fédéral suisse recommande à ses cantons la plus grande prudence en matière d'émigration ²⁸.

Des aménagements du contrat de *parceria*, favorables aux immigrants, seront adoptés en 1858 et en 1879, mais le déclin du système est engagé et il disparaît avant l'abolition de l'esclavage. Vergueiro meurt en 1859 et, en 1860, il ne reste que 29 colonies de *parceria* dans la province, puis 13 seulement en 1870.

Progressivement, la plantation caféière instaure le principe du salaire fixe, au mois ou à la surface, négocié avant la récolte. Ce salaire est l'une des trois composantes du revenu des colons, associant par ailleurs la récolte de la parcelle mise à leur disposition par le *fazendeiro* et le salaire de divers services et travaux effectués pour l'entretien des installations de la propriété.

LES OUTILS DE LA POLITIQUE MIGRATOIRE

Alors que les colonies de *parceria* périclitent, la politique migratoire, provinciale et nationale, se construit rapidement; bénéficiant du soutien d'hommes politiques influents, elle se dote de ressources financières propres et d'institutions spécifiques, car les besoins en main-d'œuvre demeurent et s'amplifient à mesure que la culture caféière progresse sur les terres neuves du plateau occidental. En août 1871, avant même la promulgation de loi du ventre libre, le président de la province de São Paulo réunit des *fazendeiros* et des financiers pour fonder l'Association de soutien à la colonisation et à l'immigration (Associação Auxiliadora da Colonização e Imigração) ²⁹. Les premières années, l'Association parvient à faire entrer seulement 480 immigrants. Mais entre 1875 et 1879, ils sont 1 055 à être enregistrés à São Paulo ³⁰.

En 1881, l'Assemblée provinciale charge une commission d'organiser l'accueil des immigrants. Nicolau de Souza Queiroz, membre d'une influente famille de propriétaires terriens du plateau occidental est désigné pour assurer l'organisation de l'immigration ³¹. La province fait l'acquisition d'un bâtiment situé dans le quartier central du Bom Retiro de la capitale, São Paulo; il est destiné à accueillir temporairement les immigrants en transit entre le port de Santos et la zone caféière. Mais la capacité d'hébergement initiale, limitée à 500 personnes, s'avère rapidement insuffisante. En 1885,

28. W. Dean, *op. cit.*

29. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 62.

30. T. H. Holloway, *op. cit.*

31. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 64.

l'Assemblée provinciale finance la construction de l'Hôtel des immigrants ³², dans le quartier du Brás, qui décuple la capacité d'accueil.

Face aux difficultés de recrutement des immigrants qui arrivent en nombre insuffisant, la province de São Paulo envisage d'organiser elle-même l'immigration, c'est-à-dire le recrutement, le transport et la distribution de la main-d'œuvre européenne ³³. En 1886, naît la Société de promotion de l'immigration ³⁴ qui connaît un succès rapide. Elle est dirigée par Martinho Prado Júnior, *fazendeiro* pionnier de la région de Ribeirão Preto, exportateur, député proche des républicains ³⁵. Il est associé à son frère, Antônio Silva Prado, futur ministre de l'Agriculture, maire de São Paulo et fondateur (avec son frère) de la compagnie de chemin de fer, Companhia Paulista de Estradas de Ferro.

La Promotora prépare un livret destiné aux candidats potentiels à l'émigration. Publié par le ministère de l'Agriculture, l'ouvrage est tiré à 80 000 exemplaires et présenté en trois langues : le portugais, l'italien et l'allemand. En 60 pages, il vante les mérites comparés du Brésil face à l'Argentine et aux États-Unis et établit la liste des avantages pratiques accordés aux migrants : transport gratuit jusqu'à São Paulo (via le port de Santos), huit jours de nourriture et d'hébergement gratuit à São Paulo (à l'Hôtel des immigrants), suivi médical, transfert en train vers la zone caféière ³⁶.

En 1887, Martinho Prado Júnior se rend à Gênes où il prospecte pour ouvrir un bureau de la Promotora. Ce projet aboutira en 1895, Gênes est alors le principal port d'embarquement des émigrants au Brésil. Suivra en 1896 l'ouverture d'un bureau semblable à Montréal. Mais l'expérience canadienne ne fait pas long feu et le bureau est transféré en Espagne, à Málaga. En 1897, deux nouvelles antennes sont ouvertes, à Naples et en Belgique, cette dernière se chargeant du recrutement en Europe du Nord ³⁷.

À partir de 1893, les autorités signent directement des contrats avec les compagnies de transport maritime, chargées de recruter et d'acheminer des migrants répondant à des critères de sélection sociodémographiques stricts ³⁸. C'est l'âge d'or de la compagnie maritime italienne Fiorita.

32. L'Hospedaria dos Imigrantes, qui existe toujours est aujourd'hui un musée. Les derniers immigrants y furent reçus en 1978.

33. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 64.

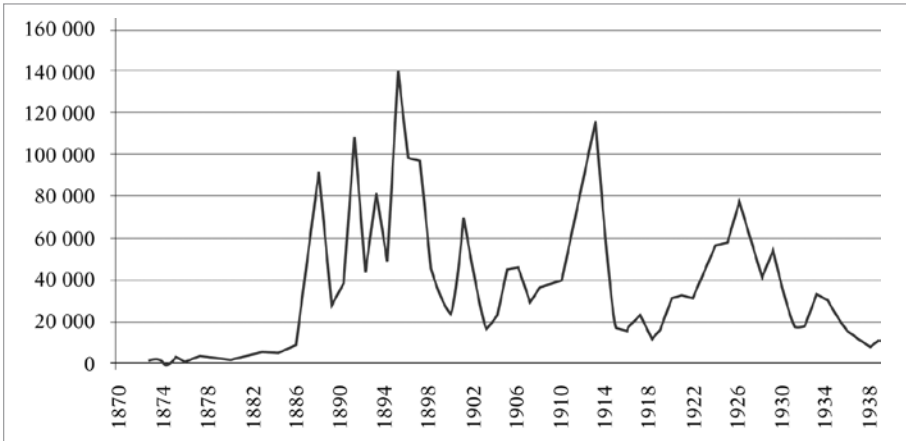
34. A Sociedade Promotora da Imigração.

35. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 64.

36. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 65.

37. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 81.

38. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 78.

Graphique 1 : L'entrée des immigrants dans le São Paulo entre 1870-1939

Source : d'après Governo do Estado de São Paulo, <http://www.memorialdoimigrante.org.br/historico/index.htm>, consulté le 14 août 2009.

LES COURANTS MIGRATOIRES DE L'IMMIGRATION DE MASSE

Alors que se met en place le dispositif migratoire grâce notamment aux premières initiatives de la Promotora, à la fin des années 1880, l'immigration prend une tournure nouvelle qu'expriment l'ampleur du courant migratoire et la diversité des origines géographiques des immigrants.

Entre les années 1850 et la deuxième moitié des années 1880 ³⁹, le nombre d'immigrants, principalement européens, au Brésil variait peu pour n'atteindre qu'exceptionnellement les 30 000 arrivées annuelles (en 1876, 1880 et 1883). À partir de 1885 et jusqu'à la fin des années 1920, les volumes d'entrées ne seront jamais inférieurs à 30 000 individus (à l'exception de 1918). Il est à noter qu'en 1887, le rythme s'accélère et un sommet historique de 210 000 entrées est atteint en 1891. Entre 1885 et 1934, soit 50 ans, 4 016 052 étrangers sont enregistrés à leur arrivée au Brésil (graphique 1). Ce n'est qu'à partir de la crise de 1929 que l'immigration connaît une réduction notable et durable, marquant la fin de la période d'immigration de masse.

Les observations qui précèdent caractérisent les entrées d'étrangers sur l'ensemble du territoire brésilien. Les données dont nous disposons ⁴⁰ pour la seule province de São Paulo couvrent des périodes distinctes et globalement plus courtes. Entre 1870 et 1939 (graphique 1), 2 429 711 immigrants

39. H. S. Klein, *A imigração espanhola no Brasil*, São Paulo, Editora Sumaré, 1994, pp. 104-107.

40. Governo do Estado de São Paulo représenté dans le graphique 1 et H. S. Klein, *op. cit.*, 1994. Ces deux sources diffèrent légèrement quant aux volumes annuels d'immigration.

internationaux sont entrés dans le São Paulo. Ils représentent 58,3 % du total de l'immigration internationale au Brésil (4 165 311), si bien qu'à compter du dernier quart du XIX^e siècle, l'immigration internationale au Brésil est liée au São Paulo. Inversement, pendant plusieurs décennies, l'immigration internationale au Brésil scelle la trajectoire démographique fulgurante de la province et de sa capitale. En 1872, les étrangers représentent 3,8 % de la population brésilienne et 3,5 % de la population de la province de São Paulo. En 1900, 7 % de la population brésilienne est étrangère, 21 % dans le São Paulo. En 1920, le Brésil et le São Paulo comptent respectivement 5,2 % et 18,1 % d'étrangers ⁴¹.

Entre 1888 et 1928, 1 182 081 immigrés internationaux subventionnés arrivent dans le São Paulo ⁴², ils représentent 50,1 % de l'immigration internationale totale dans la province. Les douze premières années, c'est-à-dire jusqu'en 1900, les immigrants subventionnés par les programmes officiels d'immigration sont majoritaires. À partir de 1900, immigration spontanée et immigration subventionnée se distribuent en volumes à peu près égaux. Puis, l'immigration spontanée devient majoritaire.

Comment, à partir des données présentées interpréter l'impact des politiques migratoires mises en place au Brésil ?

La politique migratoire joue un rôle majeur dans la formation d'un mouvement migratoire dont l'ampleur est historique. Cependant, les crises mondiales qui atteignent le marché du café semblent déterminer en premier lieu les volumes d'entrées d'immigrants ⁴³, dont on voit sur le graphique 1 qu'ils connaissent des oscillations dans le temps. La crise de 1900, la Première Guerre mondiale et la crise de 1929 ont des effets immédiats et durables sur la dynamique migratoire du São Paulo et en quelque sorte du Brésil.

En ce qui concerne le repli relatif de l'immigration subventionnée par rapport à l'immigration spontanée, il est possible de conclure que le volontarisme politique en matière migratoire a atteint certaines limites. Mais il faut aussi déceler dans ces tendances l'impact positif, profond et durable de la politique migratoire de la province de São Paulo qui suscite, directement ou indirectement, une vocation migratoire au-delà des populations répondant aux critères d'attribution des subventions, au point de contribuer à la formation d'un mouvement migratoire autonome (c'est-à-dire hors d'un encadrement politique) entre l'Europe et le Brésil. On comprend facilement que les raisons qui font le succès d'une immigration subventionnée ne se limitent pas aux avantages financiers et matériels accordés (transport gratuit, embauche assurée par contrat de travail

41. T. W. Merrick, D. H. Graham, *op. cit.*, p. 126.

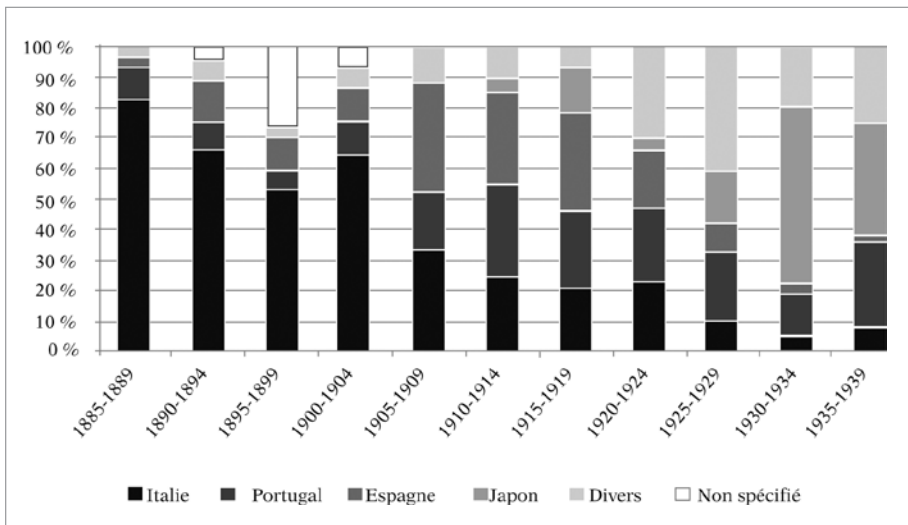
42. H. S. Klein, *op. cit.*, p. 108.

43. A. Bernasconi, O. Truzzi, « Política imigratória no Brasil e na Argentina nos anos de 1930 », dans T. Sales, M. R. Salles (eds.), *Políticas migratórias : América Latina, Brasil e brasileiros no exterior*, São Carlos, Sumaré, 2002, pp. 111-137.

à l'arrivée), de sorte que migrants spontanés et subventionnés ne sont pas si différents au moment du départ ; les motivations pour quitter leur pays et tenter leur chance au Brésil sont similaires. En somme, le São Paulo est une destination migratoire digne d'intérêt. Enfin, le São Paulo ne pouvait espérer meilleure promotion de l'immigration spontanée et subventionnée que la montée en puissance de l'émigration subventionnée. Et c'est probablement cet « effet boule de neige » que l'évolution de la composition du flux migratoire traduit.

Une difficulté supplémentaire vient perturber l'interprétation des faits. Le manque de données, fréquent lorsqu'on traite de migrations internationales, limite les angles d'observation. Ce défaut de perspectives entraîne la surinterprétation des données dont on dispose. De ce point de vue, on aurait tort de penser que les informations sur la situation des immigrants, spontanés ou subventionnés, à leur arrivée sur le sol brésilien nous renseignent correctement sur le succès ou l'échec de la politique migratoire. Pour formuler des interprétations fiables, il faudrait, par exemple, distinguer les taux de retour des migrants spontanés et des migrants subventionnés. On sait que pendant l'intégralité de la période d'immigration de masse, les départs du Brésil furent nombreux, avoisinant l'équivalent de la moitié des volumes d'entrées. Il serait en outre important d'étudier les trajectoires migratoires internes des immigrants internationaux. La circulation à l'intérieur du

Graphique 2 : Pays d'origine des immigrants par période quinquennale d'entrée dans le São Paulo, entre 1885 et 1939



Source : d'après São Paulo (État), données : Secretária da Agricultura, Departamento de Imigração e Colonização, compilation : Departamento de Imigração e colonização, São Paulo, 1962, <http://www.memorialdoimigrante.org.br/historico/index.htm>, consulté le 14 août 2009.

São Paulo fut importante, entre les zones pionnières consolidées et l'avant-front pionnier, d'une part, entre le plateau occidental et la capitale, São Paulo, d'autre part, entre le São Paulo et d'autres États, enfin ⁴⁴. Elle reflète des évolutions sociales différenciées où peut-être les effets des politiques migratoires ont leur importance.

On le voit, il est difficile à la fois d'évaluer précisément les contours d'une politique migratoire et d'en mesurer les impacts.

Sur l'ensemble de la période, les Italiens sont les plus nombreux à immigrer dans le São Paulo. Entre 1885 et 1921, 935 000 Italiens sont enregistrés à Santos, soit 53 % des 1 770 000 immigrants ⁴⁵. Un peu plus de la moitié viennent du nord de l'Italie. Les septentrionaux sont nettement majoritaires dans le flux jusqu'à 1900 ⁴⁶. Ensuite, les Italiens du Sud, qu'on nomme Calabrais au Brésil, prennent le relais, jusqu'à la fin des années 1920. L'immigration italienne subventionnée s'interrompt brusquement en 1902 à la suite du décret dit « Prinetti » du nom du ministre des Affaires étrangères italien ⁴⁷. Depuis de nombreuses années, les plaintes dénonçant les mauvaises conditions d'accueil et de vie des migrants installés au Brésil se sont accumulées. Entre 1889 et 1891, le ministre Crispi avait suspendu le recrutement d'émigrants pour ces raisons. Mais l'amélioration de la situation économique en Italie à partir de 1902 et l'aggravation de la crise de l'économie caféière ouvrent la voie à une rupture définitive de la coopération en matière migratoire entre le Brésil et l'Italie. L'émigration spontanée, elle, se poursuit.

Au début du XX^e siècle, les origines géographiques des migrants se diversifient. Alors que l'immigration espagnole et, dans une moindre mesure, portugaise croît, en 1908, les premiers immigrants japonais arrivent au Brésil (graphique 2). L'immigration japonaise augmente jusqu'à la crise de 1929 et existe grâce au volontarisme des gouvernements japonais ⁴⁸, car au Brésil de nombreuses voix s'élèvent contre l'immigration asiatique. Dans un premier temps, les Japonais intègrent les plantations caféières, puis ils fondent des colonies agricoles situées pour l'essentiel dans le São Paulo et le Paraná. Ils vont bénéficier de l'encadrement de compagnies de colonisation japonaises, privées et publiques, qui interviennent directement au Brésil ⁴⁹. Dans les années 1920, les Européens de l'Est, Lituanais, Roumains et Polonais, commencent à affluer ⁵⁰. Quelque 18 000 Syriens et Libanais sont également

44. P. Monbeig, *op. cit.*

45. H. S. Klein, *op. cit.*

46. T. W. Merrick, Douglas H. Graham, *op. cit.*

47. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 72.

48. C. Sakurai, « Imigração japonesa para o Brasil : um exemplo de imigração tutelada », dans B. Fausto (sous la dir.), *Fazer a América*, Edusp, São Paulo, 1999, pp. 201-238.

49. Parmi elles, mentionnons la puissante KKKK (Kaigai Kogyo Kabushiki Kaisha ou Companhia Ultramarina de Empreendimentos) créée en 1917 qui réunit toutes les compagnies d'émigration.

50. T. H. Holloway, *op. cit.*

recensés entre 1911 et 1920. On les considère comme turcs, car ces pays sont sous domination ottomane et leurs ressortissants sont porteurs du passeport turc. La confusion sera entretenue pendant plusieurs générations. Ils sont généralement associés au commerce itinérant dans la zone pionnière d'outils et d'ustensiles d'usage courant dans les plantations où ils concurrencent sans trop de peine le petit commerce de la *fazenda* qui, sans concurrent, s'était habitué à pratiquer des prix exorbitants⁵¹.

À partir des années 1920, la croissance des migrations internes en direction du São Paulo, l'augmentation de l'immigration internationale spontanée, la baisse des ressources fiscales provenant de la plantation caféière sonnent le glas de l'immigration subventionnée à laquelle Júlio Prestes, président de l'État de São Paulo, met officiellement fin en 1927.

LES CRITÈRES DE LA SÉLECTION DES IMMIGRANTS

Les immigrants européens qui débarquent à Santos répondent à l'appel de la société *paulista* « des bras pour la plantation⁵² ». Afin de correspondre au mieux à ce slogan, les autorités brésiliennes énoncent un certain nombre de critères sociaux et démographiques établissant le profil du candidat à l'immigration subventionnée. Préalablement, les conditions d'entrée des étrangers sur le territoire brésilien ont été définies par le décret n° 528, du 28 juin 1890. Il mérite d'être en partie reproduit car il précise la lettre et l'esprit, empreint à la fois de moralisme et de racisme, de la politique migratoire tout au long de la période d'immigration de masse, qu'elle soit ou non subventionnée. Le document prévoit que « les individus aptes au travail, qui ne sont ni des criminels, ni des mendiants, ni des indigents, ni des indigènes d'Asie ou d'Afrique ont la libre entrée dans les ports⁵³ ». Le migrant doit non seulement être physiquement apte au travail, mais il se doit aussi d'être actif ; le travail garantit de l'oisiveté et de la pauvreté, jugées sévèrement et mises sur le même plan que les actes délictueux. Enfin, les Asiatiques et les Africains sont indésirables. Par ce refus, c'est l'immigration européenne qui est visée, elle doit permettre au Brésil, marqué par plusieurs siècles d'immigration africaine forcée, de demeurer un pays « blanc »⁵⁴. Dans le même ordre d'idées, les réticences brésiliennes à l'encontre de l'immigration japonaise, faisant écho aux théories eugénistes en vogue, ont été un obstacle permanent au développement de ce courant d'immigration⁵⁵. La ségrégation raciale va au-delà de la restriction à l'entrée sur le territoire, car on réserve aux Européens les activités dans le secteur économique en développement,

51. O. M. S. Truzzi, « Sírios e libaneses e seus descendentes na sociedade paulista », dans B. Fausto (sous la dir.), *Fazer a América*, Edusp, São Paulo, 1999, pp. 315-351.

52. Voir note 7.

53. « Os indivíduos válidos para trabalho, não criminosos, não mendigos e indigentes, não indígenas da Ásia e África têm a livre entrada nos portos » cité par Sakurai, 2000, p. 223.

54. S. Buarque de Holanda, *op. cit.*, p. 297 ; G. Seyferth, *op. cit.*

55. C. Sakurai, *op. cit.*

au motif que les Noirs et les métisses sont moins productifs. Par conséquent, l'essentiel de la main-d'œuvre brésilienne est écarté de l'activité agricole émergente. Warren Dean, dans l'étude minutieuse qu'il a consacrée à Rio Claro ⁵⁶, affirme que les Italiens n'ont pas un rendement supérieur à celui des Brésiliens, pourtant relégués. Il ajoute que « la relative prospérité des immigrants est en partie la conséquence de la discrimination dont les Brésiliens, spécialement les Noirs, font l'objet. S'ils avaient été payés sur la base de leur productivité, équitablement, sans distinction de couleur de peau, les Italiens ne seraient peut-être même pas venus. La discrimination est aux fondements de l'immigration massive ⁵⁷ ».

L'orientation raciste de la politique migratoire dans son ensemble, et pas seulement celle apportant son soutien à la société des planteurs, est avérée dès l'époque impériale selon Seyferth ⁵⁸ et se poursuit jusqu'au milieu du XX^e siècle ⁵⁹. Les objectifs de blanchiment de la population brésilienne assignés à l'immigration interviennent dans le cadre de la « grandiose entreprise de constitution du peuple et de la nationalité » brésilienne (« *grandiosa tarefa da constituição do povo e da nacionalidade* ⁶⁰ »). Vainer énoncent trois principes aux fondements de l'action du gouvernement en matière migratoire : « la nécessité économique », « la nécessité eugénique » et la « nécessité nationale ». Les immigrants sélectionnés selon des critères raciaux et culturels doivent former une main-d'œuvre diligente. En outre, ils sont partie intégrante d'un projet nationaliste fondé sur l'intégration et l'unification des schémas culturels. Mais si le creuset brésilien s'enrichit des apports des populations étrangères il préconise leur assimilation, et la formation de communautés d'étrangers pratiquant l'autoségrégation (appelées des « kystes ethniques ») est perçue comme mettant en péril le projet national ⁶¹.

La politique d'immigration subventionnée dans le São Paulo définit avec davantage de précisions le profil des immigrants en lien avec les besoins spécifiques que le développement de la culture du café introduit. Car il a été constaté que les immigrants qui ont eux-mêmes financé leur voyage sont enclins, une fois arrivés au Brésil, à intégrer des activités commerciales ou non

56. W. Dean, *op. cit.*

57. « Portanto, a relativa prosperidade dos imigrantes deveu-se em parte à discriminação contra os brasileiros, especialmente os negros. Se eles tivessem sido pagos à base da produtividade, equanimemente, sem distinção de cor, os italianos talvez nem tivessem vindo. A discriminação foi um pressuposto da migração maciça [...] ». Warren Dean, *op. cit.*, p. 166.

58. G. Seyferth, *op. cit.*, p. 101.

59. C. B. Vainer, « Estado e imigração internacional : da imigração à emigração » dans N. L. Patarra (sous la dir.), *Imigrações internacionais no Brasil : um panorama histórico*, vol. 2, São Paulo, FNUAP, pp. 39-52.

60. C. B. Vainer, *op. cit.*, p. 44.

61. Sur les fondements de l'identité nationale et les questions ethniques, on pourra consulter l'ouvrage de J. Bresser, *A negociação da identidade nacional. Imigrantes, minorias e a luta pela etnicidade no Brasil*, São Paulo, UNESP, 2001.

agricoles⁶², l'immigration spontanée n'est donc d'aucun secours à l'économie caféière, elle lui porte même préjudice, car elle augmente la population et par conséquent les besoins en productions agricoles vivrières⁶³. Les autorités *paulistas* associent donc étroitement l'immigration subventionnée à une main-d'œuvre agricole destinée à rejoindre la plantation caféière.

S'ils désirent être recrutés parmi les immigrants subventionnés, les candidats doivent avoir une formation agricole. Les autorités ont par ailleurs observé que les immigrants seuls sont plus instables, ils passent d'une *fazenda* à une autre et les mettent en concurrence, ou gagnent les villes. On préconise donc l'immigration familiale : hommes, femmes et enfants sont associés aux divers travaux de la *fazenda*. En 1893, le Secrétariat à l'agriculture impose aux compagnies de transport maritime chargées du recrutement des critères stricts de sélection de structures familiales. Sont éligibles les familles composées d'un couple de moins de 45 ans sans enfant, celles composées d'un couple avec enfant(s) comptant au moins un homme à l'âge actif, celles enfin composées d'un veuf ou d'une veuve avec enfant(s) comptant au moins un homme à l'âge actif. Les autres membres dépendant de la famille admis sont les parents, les grands-parents, les frères et sœurs célibataires, les beaux-frères et les neveux orphelins du chef de famille. Les femmes seules sont admises à condition qu'elles rejoignent leur époux⁶⁴. On ne finance ni les migrants de retour ayant déjà reçu un soutien à l'émigration, ni ceux qui déclarent vouloir s'installer dans un autre État que le São Paulo. Des quotas géographiques, nationaux et mêmes régionaux seront également imposés. Par exemple, les Espagnols peuvent immigrer en nombre limité, de surcroît ils doivent venir des provinces du nord de l'Espagne, la Galice et le Pays Basque⁶⁵.

L'ACCUEIL DES IMMIGRANTS À SÃO PAULO

L'État de São Paulo étant la principale région d'accueil des immigrants au Brésil, le port de Santos devient la porte d'entrée de l'immigration internationale. En quelques décennies, plusieurs millions de migrants s'y pressent, d'autant que Santos est également le port d'embarquement des émigrants de retour et des Brésiliens. Mais la ville n'est qu'un lieu de transit, car le site est connu pour ses fièvres, fièvre jaune et paludisme, et réputé insalubre ; en 1889, une épidémie de peste bubonique y éclate⁶⁶. Peu d'aménagements y sont entrepris, car on souhaite que les migrants ne s'y attardent pas. À leur arrivée, ils sont orientés vers la ville de São Paulo,

62. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 74.

63. Peu avant 1900, le secrétaire à l'agriculture du São Paulo déplorait que l'immigration spontanée ne drainât pas davantage d'agriculteurs « amenant, par conséquent, des consommateurs et non des producteurs » (« trazendo, portanto, consumidores em vez de elementos de produção »), cité par T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 74.

64. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 79.

65. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 82.

66. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 85.

au climat d'ailleurs plus amène. Entre 1862 et 1867, la première ligne de chemin de fer *paulista* est construite par la société São Paulo Railway, elle relie Santos et Jundiaí via São Paulo. La capitale de l'État sera effectivement la ville d'accueil des immigrants. Dès 1883, l'Assemblée provinciale organise l'arrivée des immigrants, l'hébergement des nouveaux venus a d'abord lieu dans un édifice situé dans le Bom Retiro, puis, à partir de 1887, à l'Hôtel des immigrants ⁶⁷ situé dans le Brás.

L'*hospedaria*, qui dispose d'un accès direct à la gare, se trouve à la croisée de plusieurs voies de chemin de fer reliant Rio, Santos et l'intérieur *paulista*. Le règlement de l'*hospedaria* a varié au cours du temps, les immigrants étant autorisés à y passer entre 4 et 8 jours. À l'origine, l'*hospedaria* peut accueillir jusqu'à 3 ou 4 000 migrants. Pourtant, ce volume était souvent largement dépassé. Holloway ⁶⁸ écrit que les premières années jusqu'à 10 000 personnes s'y entassèrent. Les conditions de vie, sommaires, sont rendues critiques par l'excès de population. Les migrants sont regroupés dans des dortoirs de 600 à 700 personnes, les points d'eau sont peu nombreux et les rations de nourriture sont distribuées en fonction de l'âge; elles diminuent progressivement en dessous de 12 ans pour être retirées aux enfants de moins de 3 ans ⁶⁹. En dépit des services médicaux dispensés dans l'enceinte de l'*hospedaria*, la mortalité infantile est anormalement élevée. Pour éviter qu'une partie de la main-d'œuvre immigrée ne s'évapore dans la ville de São Paulo, les sorties sont contrôlées. On ne part de l'*hospedaria* pour se rendre à la gare qu'un contrat d'embauche avec une *fazenda* à la main ⁷⁰.

Les hôtes se distinguent suivant trois groupes. Il y a les nouveaux venus dans l'État de São Paulo, récemment débarqués à Santos, qu'ils aient ou non reçu un subside (migration subventionnée ou spontanée). Les nouveaux venus immigrants intérieurs et internationaux, arrivés d'autres régions par le train forment un deuxième groupe. Enfin, on compte les migrants de retour ⁷¹ qui ne sont pas des nouveaux venus et qui reviennent de l'intérieur pour renouveler un contrat ou en signer un nouveau ⁷².

Les vingt premières années, quelque 900 000 migrants passent par l'*hospedaria*. Entre 1893 et 1930, plus de 60 % des immigrants à São Paulo y séjournent ⁷³.

Très rapidement, l'*hospedaria* devient un marché de l'emploi. En 1905, l'État de São Paulo crée une Agence officielle de la colonisation et du travail (Agência oficial de colonização e trabalho) ⁷⁴. Les contrats de travail unissant

67. « A hospedaria de imigrantes ».

68. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 88.

69. *Ibid.*

70. *Ibid.*

71. *Retornados*.

72. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 89.

73. T. H. Holloway, *op. cit.*, pp. 88 et 89.

74. P. Monbeig, *op. cit.*, p. 138.

les colons et les *fazendeiros* sont enregistrés. L'immigrant se voit remettre un livret de travail ⁷⁵ où ses droits et obligations lui sont rappelés.

Les auteurs s'accordent en majorité sur la vulnérabilité des immigrants, exténués après une longue traversée de l'Atlantique, désarmés à leur arrivée au Brésil, ils ne connaissent ni la langue ni les lois ni les usages du pays et sont des proies faciles pour des *fazendeiros* sans scrupule, car « le colonat forme un prolétariat inorganisé en face d'une classe autrefois puissante » ⁷⁶.

Cependant le traitement réservé aux migrants par les autorités *paulistas* est apprécié différemment selon les auteurs. Monbeig estime qu'« on n'a pas cessé de mettre au point la législation protégeant les "colons" afin d'éviter qu'ils ne restent désarmés devant leur maître ⁷⁷ ». Il dresse un constat favorable de l'accueil à l'*hospedaria* : « Dotée de services médicaux, sans cesse agrandie et modernisée, cette Hospedaria des immigrants a rendu les plus grands services, à la fois comme hôtel et comme marché de colons ». Alors que nous l'avons vu, Holloway ⁷⁸ se montre nettement plus critique au sujet de l'accueil. Il est possible que la différence de vue tienne au fait que Monbeig nous parle de l'*hospedaria* à partir de 1905 lorsque de sensibles améliorations sont apportées à la structure de l'édifice et dans l'organisation des relations sociales et professionnelles entre immigrants et planteurs (changements positifs d'ailleurs soulignés par Holloway), alors qu'Holloway s'attarde davantage sur la première décennie d'existence de l'*hospedaria*, précisément avant que d'importants ajustements favorables interviennent.

CONCLUSION

La société *paulista*, sa frange la plus progressiste, celle installée dans le *Velho Oeste* et le plateau occidental, perçoit très tôt la nécessité impérieuse de réformer le modèle de société par l'abandon progressif de l'esclavage. Le passage au travail libre n'était pas une affaire simple, il a certes été motivé par la perspective de la croissance économique que la situation du marché mondial du café laissait entrevoir. C'était aussi un risque, celui du mauvais choix dans une période de transition.

Mais la classe dirigeante gagne son pari, l'économie de l'État de São Paulo n'est pas entrée en crise à l'abolition de l'esclavage et les Européens ont bien répondu à l'appel migratoire. Des dizaines, des centaines de milliers d'immigrants internationaux entrent chaque année au Brésil, venus d'Italie, du Portugal, d'Espagne, d'Europe du Nord et de l'Est, du Proche-Orient et du Japon, ils convergent pour la moitié d'entre eux dans l'État de São Paulo et travaillent à la culture du café.

75. *Caderneta*.

76. P. Monbeig, *op. cit.*, p. 138.

77. *Ibid.*

78. T. H. Holloway, *op. cit.*

L'activation et la pérennité du courant migratoire ont plusieurs causes. La conjoncture internationale bien sûr est importante, qu'il s'agisse de ses aspects économiques ou politiques. La demande croissante de café dans les pays occidentaux et l'envolée des cours ont soutenu la formation et la croissance du mouvement migratoire, tout comme la crise dans les campagnes d'Europe méridionale. Le contexte politique national dans les régions de départ a également joué. Rappelons le soutien à l'émigration des gouvernements italien, japonais, allemand ou suisse qui, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, poussent leurs citoyens au voyage. On en prend aussi la mesure lorsque des restrictions interviennent, comme la promulgation du décret « Prinetti » qui interrompt provisoirement l'immigration italienne au Brésil ou à l'occasion d'événements en apparence indépendants comme la signature des traités de paix de la Première Guerre mondiale qui poussent hors des frontières des populations nombreuses.

Localement, l'implication des acteurs de l'économie caféière, planteurs et marchands de l'État de São Paulo, dans les instances du pouvoir régional et national a été déterminante. L'oligarchie du café et, précisons-le à nouveau, du São Paulo, a su lier le mouvement migratoire à son projet de développement, fondé sur la production et l'exportation du café.

Le projet des planteurs, associant les immigrants et la *lavoura*, est plus qu'un simple projet économique. Imprégné d'une dynamique pionnière, il aboutit à une transformation des structures spatiale et sociale du Brésil en vertu de laquelle l'État de São Paulo s'engage sur la voie de la modernité urbaine et industrielle.

Les migrants sont strictement sélectionnés. On attend d'eux qu'ils soient d'une certaine manière exemplaires et servent le projet de l'élite *paulista*. Dès avant leur départ et une fois à destination, les immigrants sont soumis à l'évaluation morale de la société d'accueil, car celle-ci, quelle qu'elle soit, n'est ni indifférente ni indulgente avec l'immigrant, recherchant sans cesse chez celui-ci ce qui rappelle sa propre différence. On ne peut contrôler efficacement les trajectoires des migrants mais on déplore qu'ils se détournent du rôle qui leur est assigné.

En retour, les conditions de vie des immigrants sont une décevante compensation, même si elles s'améliorèrent avec le temps, elles ont souvent été difficiles. Dans la société esclavagiste et post-esclavagiste d'alors, les droits des travailleurs libres sont fragiles.

Enfin, la politique migratoire a, dans une certaine mesure, alimenté la discrimination des migrants internes selon des critères raciaux.

L'histoire de l'immigration de masse au Brésil nous montre en définitive l'étendue des liens et des implications non dépourvus d'ambiguïtés que l'élaboration et la mise en œuvre de la politique migratoire, pour accueillante qu'elle soit, nouent entre la société d'accueil et ses immigrants.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'immigration internationale a entamé son déclin alors qu'une autre vague migratoire, nourrie des migrants intérieurs, gagne une ampleur inégalée et va marquer en profondeur les structures sociales et spatiales du Brésil. Depuis le début des années 1990, un certain renouveau de l'immigration internationale semble se produire, il est porté par des populations sud-américaines et a pour cadre principal les métropoles de la région Sud-Est, São Paulo en particulier.

ANNEXE

Le peuplement de l'arrière-pays paulista

L'étude de la médiation politique à l'œuvre lors du développement de l'immigration de masse dans la plantation caféière du São Paulo exige un rapide examen de la dynamique de peuplement de l'État tout au long de la période considérée. L'immigration internationale s'est développée au service d'un projet de peuplement fondé sur la diffusion de la culture du café. Par conséquent, envisager la progression du peuplement donne en partie la mesure de la réussite des politiques migratoires mises en œuvre.

La fièvre pionnière qui gagne le São Paulo de 1850 à 1939 a été largement étudiée par les géographes, les historiens et les sociologues. Nous retiendrons simplement trois éléments. La diffusion de la culture du café dans l'intérieur de l'État grâce à l'apport migratoire européen permet d'étendre l'occupation effective du territoire brésilien jusqu'aux limites de l'État et au-delà⁷⁹. Le peuplement du São Paulo, agraire par essence, enclenche une dynamique urbaine et industrielle sans précédent⁸⁰. Le São Paulo, l'État et la ville, développe à cette époque la place importante qu'il occupe actuellement au Brésil. Reprenons brièvement ces points.

La culture du café dans le São Paulo produit une occupation de l'espace de type pionnier. Le café ne remplace aucune culture, il s'est diffusé sur les terres forestières qui jusque-là n'avaient pas (ou très peu) été aménagées par les colons portugais et leurs descendants. De sorte qu'à l'arrivée du café, un dispositif territorial, une ample armature urbaine et des infrastructures de communication notamment, se met en place. Et l'organisation de l'espace *paulista* s'est produite en fonction des exigences d'une plante, le café, et d'un modèle d'exploitation, la grande plantation. La grande plantation n'est pas nouvelle au Brésil, mais son développement dans le São Paulo va de pair avec une évolution majeure de la nature des relations sociales

79. Il existe des foyers de peuplement à la frontière occidentale de l'État de São Paulo et au-delà, mais le front pionnier du café réduit le phénomène de peuplement en archipel en comblant les interstices parfois vastes.

80. Sur l'influence historique de la composante agraire de la société brésilienne, sur l'évolution des relations sociales et du système politique lors des phases de développement urbain et industriel, on pourra consulter O. Ianni, *Origens agrárias do Estado brasileiro*, São Paulo, Brasiliense, 2004.

en son sein, alors que l'esclavage disparaît et que se développe le salariat. La plantation est aussi un modèle économique fondé sur l'exportation, ceci implique l'établissement d'un dispositif d'infrastructures d'échange, dont les lignes de chemin de fer et les ports maritimes sont les principaux éléments, mais auquel il faut ajouter les villes. L'immigrant européen, parce qu'il est libre et salarié, et le chemin de fer, par les liens qu'il tisse entre les différentes villes d'un réseau urbain polarisé par la capitale, São Paulo, symbolisent à eux seuls la révolution sociale et spatiale du São Paulo à cette époque.

Au XIX^e siècle, à partir de la vallée du Paraíba, le café gagne d'anciens centres de peuplement (comme Campinas) de la zone centrale du São Paulo. C'est lorsqu'il atteint Ribeirão Preto, centre régional dont le succès tient à l'abondance des sols basaltiques fertiles (la fameuse « terre violette ⁸¹ »), que l'économie caféière connaît un sursaut quantitatif, justifiant la construction de lignes de chemin de fer sur de longues distances et une croissance urbaine importante. Les 400 km qui séparent Ribeirão Preto de Santos sont couverts par une voie ferrée dont la construction commence à Campinas en 1874 ; dix années plus tard, elle arrive à Ribeirão Preto ⁸². Le réseau des compagnies ferroviaires Paulista et Mogiana, opérant la première entre Rio Claro, São Carlos et la frontière du Minas Gerais, la seconde entre Campinas et Ribeirão Preto, totalise 800 km en 1887 et transporte 435 000 personnes, soit l'équivalent du tiers de la population de l'État. En 1896, le réseau s'étend sur 1 726 km et convoie 2 632 000 passagers. En 1908, il couvre 2 479 km ⁸³. En 1883-84, l'ensemble du réseau ferré *paulista* couvre 1 457 km, soit 26 % du réseau brésilien. En 1905, le tracé parcourt 3 790 km et en 1919, 6 615 km ⁸⁴.

La croissance de la population est également soutenue. Au recensement de la population de 1872, la province de São Paulo compte 837 354 habitants. Ils sont 1 384 753 en 1890, 2 282 279 en 1900 et 3 455 030 en 1910 ⁸⁵. Dans le même temps la population de la capitale, certes croît, passant de 26 040 habitants en 1872 à 239 820 habitants en 1900, mais insuffisamment pour lui imputer la croissance démographique de l'État, dont le poids démographique dans le Brésil passe de 8,3 % à 14,8 %, entre 1872 et 1910 ⁸⁶. Cette progression suggère à elle seule l'évolution de l'insertion de l'État de São Paulo dans la fédération brésilienne.

81. *Terra roxa*.

82. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 39.

83. T. H. Holloway, *op. cit.*, p. 48.

84. IBGE, *Estatísticas históricas do Brasil : séries econômicas, demográficas e sociais de 1550 a 1988*, Rio de Janeiro, IBGE, 1990.

85. *Ibid.*

86. *Ibid.*

En dépit du rythme de progression des surfaces cultivées en café ⁸⁷ et de l'avancée du peuplement vers l'intérieur, l'occupation de l'espace reste discontinue, le café n'ayant jamais couvert plus de 15 % de la surface totale du plateau occidental *paulista* ⁸⁸. Enfin, la présence étrangère s'affirme dans la zone pionnière car en 1872, 8 % des emplois masculins du secteur agricole de l'État de São Paulo sont occupés par des étrangers ; en 1900, le taux atteint 47 % ⁸⁹.

Quant à la croissance de la population de la capitale, São Paulo, elle débute avec celle de l'État, mais suivant un léger décalage. Rapidement, elle se trouve associée à un développement industriel et commercial lié au boom du commerce international du café. En 1920, 17,3 % (100 388) des emplois des *paulistanos* sont dans l'industrie et 5,3 % (30 582) dans le commerce. C'est la plus importante population industrielle du pays après la capitale fédérale, Rio de Janeiro, qui compte 154 397 emplois industriels mais représente seulement 13,3 % du total des emplois ⁹⁰.

87. P. Monbeig (*op. cit.*, p. 96) souligne que le São Paulo, qui produit environ les deux tiers du café brésilien, produit 3 700 000 sacs en 1870-1871 et 16 271 000 sacs en 1901-1902.

88. T. W. Merrick, D. H. Graham, *op. cit.*, p. 48 ; P. Monbeig, *op. cit.*

89. T. W. Merrick, D. H. Graham, *op. cit.*, p. 141.

90. IBGE, *op. cit.*